

***Le mal des fantômes* de Benjamin Fondane, Verdier Poche, 2006.**

Edition établie par Patrice Beray et Michel Carassou avec la collaboration de Monique Jutrin. Liminaire d'Henri Meschonnic.

Né à Iasi (Roumanie) en 1898, mort à Auschwitz en 1944, Benjamin Wechsler, devenu ensuite B. Fundaionu puis Fondane, manifesta très tôt son intérêt pour la littérature française en publiant en roumain, en 1921, *Images et livres de France*, contenant des textes sur Baudelaire, Mallarmé, Gide et quelques autres, préfigurant des essais à venir publiés à Paris, où il s'installe dès 1923. « Importateur de culture européenne », selon la formule de Petre Raileanu, il joue un rôle décisif d'une part dans les mouvements de va-et-vient entre l'Est et l'Ouest, d'autre part dans la vie culturelle française et européenne. « De Dada à l'existentialisme, Benjamin Fondane a [...] parcouru un long chemin avec la pensée de son temps. Témoin lucide et exigeant, il l'a accompagnée et bien souvent précédée, au risque de ne pas être entendu par ses contemporains », a écrit Michel Carassou.

Penseur, critique, homme de théâtre, Fondane fut aussi – et surtout, devrions-nous dire – un grand poète de langue française. La réunion par les éditions Verdier de ces cinq livres de poèmes est salutaire, et d'ailleurs conforme au désir exprimé par le poète dans une lettre envoyée à sa femme depuis le camp de Drancy, avant de partir vers la mort.

Cinq livres, donc : *Ulysse* (publié en 1933, remanié jusqu'en 1944), *Le mal des fantômes* (écrit en 1942-1943, resté inachevé), *Titanic* (1937), *Exode* (écrit vers 1934, complété en 1942 ou 1943), *Au temps du poème* (écrit entre 1940 et 1944). Cinq livres et un inédit de septembre 1943, dont une strophe pour ainsi dire prémonitoire :

*Je pense au poète vieilli.
Voyez : il écrit un poème.
En a-t-il écrit, des poèmes !
Mais celui-là c'est le dernier.*

Comme le dit Henri Meschonnic dans son « retour du fantôme » liminaire, « Benjamin Fondane s'écrit d'avance mort ». Mais aussi – toujours Henri Meschonnic – « pas un n'a écrit la révolte et le goût de vivre mêlé au sens de la mort comme Benjamin Fondane. Sa situation de fantôme lui-même y est sans doute pour quelque chose : un émigrant de la vie traqué sur les fleuves de Babylone ».

Ulysse / Fondane est le « Juif errant », celui qui se demande : « Est-ce arriver vraiment que d'arriver au port ? », celui qui, dans un perpétuel exode, chante l'Amérique et l'Argentine, et la mélancolie de l'exil :

*Sur les fleuves de Babylone nous nous sommes assis et pleurâmes
que de fleuves déjà coulaient dans notre chair
que de fleuves futurs où nous allions pleurer
le visage couché sous l'eau,*

celui qui interroge la légitimité du poème :

*Quelle chanson chanterais-je sur une terre étrangère [...]
car l'homme n'est pas chez lui sur cette terre.*

L'émigrant chante, navigue et se souvient de ses origines :

*Pourquoi l'océan me fait-il penser à ces plaines de Bessarabie
on y marchait longtemps et c'était long la vie.*

Et s'il aspire au port, c'est sans illusions :

*Nous ne parlons aucune langue
nous ne sommes d'aucun pays*

*notre terre c'est ce qui tangué
notre havre c'est le roulis.*

De la fuite incessante à la révolte et à la résistance, le mouvement est naturel, comme l'avoue le « Non lieu » écrit par Fondane en guise de présentation du « Mal des fantômes » : « J'ai voulu écrire ces poèmes dans le goût dévorant de mon siècle. Si j'ai résisté, d'où m'est venue cette résistance ? »

La poésie de Benjamin Fondane est de toutes dimensions. Poésie du mythe et du sacré (*L'Odyssée, La Bible...*), poésie de l'amour pour « la frêle bergère » et « la fiancée promise et noire du Cantique des Cantiques », elle est avant tout poésie humaine :

*Je parle d'homme à homme,
avec le peu en moi qui demeure de l'homme,
avec le peu de voix qui me reste au gosier.*

Fondane, c'est un homme qui tente de se dire avec son universalité, ses contradictions, ses imperfections, dont le chant peut n'être « qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème parfait », mais qui tente de se donner « un visage d'homme, tout simplement ».

Jean-Pierre Longre, décembre 2006